

## **Insu-portable**

Comment écrire sur ce qui a été transmis lors d'une conférence, d'un spectacle, d'un débat, près de trois mois après ? Que m'en est-il resté ? Qu'y ai-je appris de nouveau, qu'est-ce qui pour moi a fait trace ?

Restent quelques questions : comment parler de l'insu-portable ? Quelle est la limite audible du témoignage ? Quelle forme permet de recevoir un témoignage sur l'horreur sans immédiatement verser dans le non vouloir savoir ou une jouissance dérangeante ? À quelle place sommes-nous mis lorsque nous assistons à un spectacle portant sur le témoignage de certains, ou portant témoignage ?

Nous avons assisté à la présentation juxtaposée de deux sortes de travaux sur le témoignage.

Le metteur en scène, Ariel Cypel, élabore un dispositif en deux temps, où les exilés viennent parler à des comédiens de leur expérience vécue, ceux-ci réélaborant cette histoire pour la transmettre avec leurs mots, leur texte et leur corps, à un public venu, d'après le metteur en scène, pour « assister à un beau spectacle ». Me reste l'image de l'exilé ou son absence venant comme témoin de son propre récit raconté par un autre, mis en lumière brièvement, témoin (preuve ?) de l'origine vécue de cette histoire théâtralisée.

Est-ce alors écouter une histoire rapportée à partir d'un témoignage, ou un témoignage sur un témoignage dont nous sommes témoins ? Qu'est ce qui fait qu'il y a témoignage, affirmation, marque, preuve ?

Personne qui témoigne en justice. Personne qui a vu, entendu une chose, et qui pourrait attester sa réalité, en faire le rapport. Personne dont on se fait assister pour certains actes. Personne dont les œuvres rendent compte d'une époque. Preuve matérielle. Bâton que se passent les coureurs dans une course de relais... ; voilà quelques acceptions du mot « témoin » que j'ai pu collecter sur différents supports de papier ou d'écran, en parcourant des livres ou feuilletant internet, témoin de notre temps.

Jean-Paul Bucher nous indique que « la notion de témoignage qui renvoie à des significations aussi variées que : attester de la vérité – déposition – récit – croyance, peut être interrogée. Le réel désoriente, fait éclater la notion de

récit. Le passant est confronté à l'impossible du témoignage. [...] On ne peut témoigner de l'innommable, de l'intraduisible. Ça peut passer [...] <sup>1</sup> »

Quelle est la différence entre « témoigner de » et « porter témoignage » ? Être un témoin, comme un voyant, c'est-à-dire un témoin d'un tableau électrique, montrant juste par son état (ouvert/fermé) si le courant passe ou pas.

Un analysant dit : « je supprime les témoins de mon aboutissement ou de mes déséquilibres, je fais comme si rien ne s'était passé, j'efface, comme si je n'avais pas bougé ».

Prendre en compte ses actes, ne plus supprimer les témoins, serait-ce donc accepter que quelque chose fasse trace, ne s'efface pas ? Serait-ce être marqué, devenir support d'une marque à lire par les autres, à transmettre comme dans une course de relais ? Serait-ce donc accepter que ça marque, ça entame, ça fasse trace ?

Le déplacement dans l'espace, la voix, le mouvement sont éphémères dans un beau spectacle. Ce qui nous rend témoin d'un message transmis, ce qui nous fait lecteur d'une trace, et porteur à notre tour de celle-ci, est-ce le fait de nous laisser entamer, de ne pas effacer ce que l'on a reçu, vu, entendu ?

Qu'est ce qui permet que par l'horreur, la mort, la perte insupportable subie par un homme, un père, comme dans le récit de Joseph Kirahagazwe, on consente à se laisser entamer, à porter à notre tour la marque de l'insupportable, à en transmettre éventuellement quelque chose ?

La forme, le signifiant, la musique des mots, l'ordonnancement du mouvement passant par les supports de la voix et du regard viennent servir d'écrin, d'écran à ce témoignage insupportable.

Dans son ouvrage *Psychose, Perversion, Névrose*, Philippe Julien nous rappelle :

À l'opposé du plaisir, la jouissance peut éventuellement être méchanceté, destruction, malveillance. Comment supporter cette horreur-là ?

C'est à cette question inévitable que Lacan a répondu par la notion de sublimation : ni idéalisation, ni déssexualisation mais une éthique du bien dire, un art de la parole qui permet de coloniser cette horreur fondamentale de la jouissance de l'Autre ou de soi-même [...] Ainsi Lacan, parlant de l'art de Sophocle qui s'adressait au public par Antigone, disait : « Fonction de la beauté : barrière extrême à interdire l'accès à l'horreur fondamentale <sup>2</sup>. » <sup>3</sup>

Dans le spectacle de Joseph Kirahagazwe, l'art du conteur, assis sur son banc, évoquant les doux moments et l'horreur qui y succède peut permettre ce passage, cette entame et la rendre acceptable tant que « le spectacle est beau » à l'œil ou à l'oreille. Il me semble qu'alors le plaisir, la beauté, viennent occuper

---

<sup>1</sup> J.-P. Bucher, « Fenêtre sur la passe », *Carnets de l'EPSF*, n° 58-59, pp. 9-16.

<sup>2</sup> J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

<sup>3</sup> P. Julien, *Psychose, perversion, névrose*, Ramonville Saint-Agne, Érès, coll. Point hors ligne, 2005.

le devant de la scène, voiler une jouissance morbide, insupportable, qui surgit quand l'artiste vacille et fait place à l'homme blessé, au père souffrant, et qu'alors l'écart ne se fait plus. Verser dans le partage de cette douleur meurtrit, rend sourd et ne fait plus transmission parce que le « je n'en veux rien savoir » protecteur prend alors le relais.

La fiction ne tient pas la longueur tout au long du chemin, du cheminement du texte de Joseph Kirahagazwe, car comme le dit lui-même l'artiste : « dans ce dire-là, je ne suis pas un artiste [...] c'est un dire à vertu thérapeutique ».

L'artiste est-il celui qui nous préserve d'une jouissance morbide pour nous mener par le chemin du plaisir, de la beauté, par la transformation de la forme, à entre-voir, mi-entendre, apercevoir l'innommable, l'irreprésentable, l'insupportable ? À notre insu devient ainsi portable, transportable, transmissible, recevable ce qui ne le serait pas autrement.

Alors, où était le spectacle lors de cette représentation ? Lorsque à certains moments l'artiste en mouvement vacille et laisse entrapercevoir le point d'attache de la victime encore parfois présente, où le « *beau spectacle* » un instant déserté se transporte-t-il ?